

# Les poèmes en picard de Marceline Desbordes-Valmore

ALAIN CHEVRIER

53

En 1896, Benjamin Rivière, conservateur de la Bibliothèque de Douai, a publié trois poèmes de celle-ci dans une brochure intitulée *Poésies en patois de Marceline Desbordes-Valmore*. Dans sa préface, il précise :

C'est dans la collection Berthoud, au Musée de Douai, que nous avons trouvé « L'Amour partout » et le « Dialogue » ; cette dernière pièce présente une lacune. Quant à l'« Oraison pour la Crèche », elle a déjà paru en 1849 dans *l'Indépendant*<sup>1</sup>.

Cette notice avait été écrite pour l'inauguration d'une statue de la poète dans sa ville natale de Douai, pour le centenaire de sa naissance, le 13 juillet 1896, le lundi des fêtes de Gayant<sup>2</sup>.

Nous reproduirons ces poèmes et les textes manuscrits à l'origine de leur édition, avec des commentaires sur leur genèse, leur forme et leur destination<sup>3</sup>.

## « *Amour partout* »

Le premier poème, « Amour partout. À Inès », daté de 1827, provient d'un manuscrit allographe de la collection Berthoud du musée de Douai. Ce poème avait

---

1. *Poésies en patois de Marceline Desbordes-Valmore*, notice signée B. R. [Benjamin Rivière], imprimé par Delattre et Goulois, Douai, 1896, p. 9.

2. Gayant (« géant » en picard) est le géant en osier, promené durant la ducasse de la ville, avec sa femme et ses trois enfants.

3. Nos plus vifs remerciements à Ivar Ch'Var, Olivier Engelaere, Christine Planté et Jean Vilbas pour leur aide en un temps de confinement, et à Philippe Gambette pour nous avoir signalé les manuscrits numérisés de la Bibliothèque Marceline Desbordes-Valmore de Douai.

en fait été publié dans la deuxième édition des *Poésies de l'enfance* de Marceline Desbordes-Valmore<sup>4</sup> (1873), avec un point d'exclamation après le titre.

## AMOUR PARTOUT

À INÈS

T'es ma fille ! T'es ma poule !  
T'es le petit cœur qui roule  
Tout à l'entour de mon cœur !  
T'es le p'tit Jésus d' ta mère !  
Tiens ! gnia pas d' souffrance amère  
Que ma fill' n'en soit l' vainqueur.  
Gnia pas à dir', faut qu' tu manges ;  
Quoiqu' tu vienn' d'avec les anges,  
Faut manger pour bien grandir.  
Mon enfant, j' t'aim' tant qu' ça m' lasse ;  
C'est comme un' cord' qui m'enlace,  
Qu' ça finit par m'étourdir.  
Qué qu' ça m' fait si m' manqu' queuqu' chose,  
Quand j' vois ton p'tit nez tout rose,  
Tes dents blanch' comm' des jasmins ;  
J' prends tes yeux pour mes étoiles,  
Et quand j' te sors de tes toiles  
J' tiens l' bon Dieu dans mes deux mains !  
T'es ma fille ! T'es ma poule !  
T'es le petit cœur qui roule  
Tout à l'entour de mon cœur !  
T'es le p'tit Jésus d' ta mère !  
Tiens ! gnia pas d' souffrance amère  
Que ma fill' n'en soit l'vainqueur<sup>5</sup>.

Benjamin Rivière suit le manuscrit autographe Ms1063-3 de la Bibliothèque Desbordes-Valmore (BDV) de Douai, de la main de la poète, où elle emploie l'expression « gn'ia » pour « n'y a ».

Le texte des *Poésies de l'enfance*, où se trouve « n'y a pas », était établi d'après un autre manuscrit, le Ms1762-2, « Amour partout. Poème en patois du Nord dédié à sa fille Inès », qui est une copie d'Hippolyte Valmore d'après l'inventaire de Pierre-Jacques Lamblin.

Les mots et expressions « gnia », « queuqu' chose » et « què que ça m' fait » relèvent moins du picard que du français populaire. Ces vers sont écrits en français

---

4. *Les Poésies de l'enfance* par M<sup>me</sup> Desbordes Valmore, deuxième édition, revue et augmentée, Paris, Garnier frères, 1873, p. 151-152.

5. *Poésies en patois* de Marceline Desbordes-Valmore, *op. cit.*, p. 11-12.

« parlé », avec de nombreuses apocopes signalées par des apostrophes, dans le style de la chanson populaire. La strophe initiale est reprise à la fin, formant un refrain encadrant les deux couplets centraux. Le vers de ces sizains est l'heptasyllabe, un vers de chanson. Il ne comporte aucune licence, en dehors des apocopes. L'hiatus de « tu es » est contourné grâce à l'apocope dans « t'es ». Les deux vers faux (st. 2, v. 4, et st. 1 et st. 4, v. 5) étaient corrects dans l'édition de 1827 et dans le manuscrit, où l'on peut lire « qu' ça m' lasse », et « quéqu'chose » dans l'édition) et « quequ'chose » sur le manuscrit.

La poète a écrit ce texte alors que son cinquième enfant, Inès, née en 1825, était âgée de deux ans (ce qui est congruent avec la présence de dents et le sevrage du destinataire...). La narratrice de son poème parle donc comme une mère à son bébé. Cette image d'un amour maternel fusionnel, très romantique, est imprégnée de références religieuses présentes à chaque strophe : le petit Jésus, les anges, le bon Dieu.

Ce poème sera reproduit dans les *Œuvres manuscrites de Marceline Desbordes-Valmore. Albums à Pauline*, éditées par Boyer d'Agen en 1921<sup>6</sup>. Ce dernier l'a dédié à Benjamin Rivière, « bibliothécaire de la ville de Douai et gardien fidèle des Manuscrits de celle que ses concitoyens dévots appellent affectueusement Marceline ». Il a été souvent republié depuis.

Victor Gallois le mettra en musique sous le titre « À Inès. Paroles de Marceline Desbordes-Valmore<sup>7</sup> ». Ce compositeur célèbre exerçant à Douai, où il est né en 1880, n'a pas repris le refrain à la fin du morceau et il a sauté la deuxième strophe. La mesure ternaire à 6/8 souligne le balancement de la berceuse. Ce musicien composera une cantate, « Les Cloches du soir », sur des vers de Marceline Desbordes-Valmore, qui sera jouée le 13 juillet 1936 à l'occasion de l'inauguration d'un nouveau monument remplaçant celui détruit par les Allemands lors de la guerre de 14-18.

### « Dialogue »

Le texte en picard d'un manuscrit intitulé « Saynète en patois du Nord » (Ms 1762-3), qui est encore une copie d'Hippolyte Valmore d'après l'inventaire de Pierre-Jacques Lamblin, a été reproduit par Benjamin Rivière dans son recueil des « poésies en patois », en lui apportant des modifications minimales d'ordre orthographique, comme les terminaisons en *-éi* à la place de *-èi*. Voici le texte imprimé :

---

6. *Œuvres manuscrites de Marceline Desbordes-Valmore. Albums à Pauline*, éd. Auguste-Jean Boyer d'Agen, Librairie Alphonse Lemerre, 1921, p. 131-132.

7. *À Inès. Paroles de Marceline Desbordes-Valmore. Chant et piano. Musique de Victor Gallois. À Madame Henri Robin. Henri Lemoine & Cie. Paris, 17, rue Pigalle, Bruxelles [1924].*

DIALOGUE

LA FILLE

Pour à ch'co chi, Mèr', chest asséi ;  
Gnia trop d'escarbill' intasséi :  
Vlà l'timps v'nu, faut paier vô dette.

LA MÈRE

T'as toudis queuqu' ogiau dins t'tiète.

LA FILLE

J'ai dix-neuf ans al' Saint-Thômas.

LA MÈRE

Et quoich' te veux dire aveuc châ ?

LA FILLE

Vous l'savez ben ; gnia point d'mystère :  
À m'n ag', vous parlot' à min père.  
Ainsin, j'veux dir' qu'i m'faut mariei.

LA MÈRE

Est-ch' que te m'prinds pour un curéi ?

LA FILLE

Vous allez quèr Saint Pierre à Rome<sup>8</sup>.  
Mon Diu ! j'vous dis qu'i m'faut un homme.

LA MÈRE

Ah ! ch'est un homm' donc qu'il vous faut ?  
Ch'est toudi eunn' saquoi d'nouviau.  
Un n'a point païé chell' buresse  
Qu'un do r'mett' tout ch'l'amoir in presse.  
Gnia trà s'mainn' ch'est un écourcheu ;  
Au lieu d'un inn' n'a fallu deux.  
V'là mamzell' qu'alle est un peo brafé :  
N'cros-tu point qu'l'or crôt din no'café ?

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

LA FILLE

[Vous avez biau vous tourmintèï,  
Un' femme grosse est ben à considèrèï<sup>9</sup>].  
Ch' l'infant vient : vite ! in s'met in leitte,  
Tout sitôt un li donne el tette.  
Un l'fait bager à sin mon père.

8. Proverbe : « Inutile d'aller chercher [ou « quérir »] saint Pierre à Rome quand on l'a près de sa porte ».

9. Nous avons rétabli ces deux vers, présents dans le manuscrit, mais omis dans le texte imprimé.

Tchit ! Tchit ! un' tiot' rise à s'mémère ;  
Et, chin qu' tout cha vous importeunne,  
Un' treuve à dir' chent coss' pour eunne.

LA MÈRE

T'arring' ben tout cha, fichu' gueusse !  
Te pri' l' bon Diu d'êt' malheureusse.  
Te fil' ras pour chés p'tiots martyrs.

LA FILLE

Ta miu ! J'sais filer ; ch' n'est point l' pir'.

LA MÈRE

R'wette un peo l'fille ed' no' vogenne :  
Un l'vo' brair' comme un' pauv' Mad'lenne.

LA FILLE

Bon ! bon ! n' faut point tant ll'acoutéi ;  
All a ses morciaux<sup>10</sup> à plantéi<sup>11</sup>.  
Je ll' intinds rire au fond de s' n' ame :  
Ch' est si biau d' s'appeléi no dame !

LA MÈRE

Et t'n homm' qui s'ra à tin cotéi,  
Qu'il intindra ch's infons criéi.  
Cha n'est mi tout pur in fin chuque.  
Gnia toudi pu d'eunn' coss' qui buque.  
T'as biau l' chuchéi pou l'trovéi bon,  
Gnia pu des trô quarts d'amidon.  
Après qu'un a tant fait l'mam'zelle.  
Un fond comm' du bur all' païelle.  
Ch' n'est bentôt qu'un ogiau pou ch' ca<sup>12</sup>.

LA FILLE

Vous n'in dit' pu qu'un avôcât.

LA MÈRE

J'dis chou que j'sais ; je l' prinds din m'poche,  
J'vodros ben l' cleuer din t' caboche !  
Duch' qu'il est ch' marieux qu' t'in parl' tant ?

LA FILLE

Je n' n'ai po cor, mais gnien a tant.  
Faut batt' l'iau pou péchéi l's anguill' ;  
Aveuc du fil un' a d's aiguill'<sup>13</sup> ;

---

10. Morceau de nourriture.

11. « Planté (à), en abondance », du lat. *plenitas* (G. A. J. Hécart, *Dictionnaire Rouchi-Français*, 3<sup>e</sup> édition, Valenciennes, chez Lemaître, 1834).

12. « Être un oiseau pour le chat » signifie « être une proie facile ».

13. Ces deux vers ont l'air d'être des proverbes. Le second évoque le roman de Balzac *La Rabouilleuse*.

LA MÈRE

Va t' couqueu d' su tin drôt cotéi ;  
Les amoureux sont clairsemei.

LA FILLE

J' vos pu long in piquant m' dintell'.  
Par jour et par nuit cha m' révell'.  
Gnia pus d'amoureux qu' vous n' pinséi :  
Avec un je n' n'aurai asséi.  
Vla no Rô qui n'est pu in guerre ;  
J'aréi bentôt treuvé m'n affaire.  
Comben n' véions nous point d' garchons  
Qui raccueurent din leu' masons ?  
Gnien a des biaux, des vius, des jennes,  
Rachmés fin ben à rouch' maronnes,  
Forts comm' Gayant et Barabas<sup>14</sup> ;  
Avec leu galons su' leu' bras,  
Et des grans plumés su leu' tiett'  
Qu' cha fait trenner quand un les r'wett !  
Gnia point un tchien, n'y a point un câ  
Qui n' leu tir' sin capiau in bâs.  
Accoutéi l' tambour su chell' plache...  
Si l' bon Dieu l' veut, ch'est m'n homm' qui passe.

LA MÈRE

Prinds tin coussin, va-t-in œuvréi,  
Fau êt' à deux pou s' mariéi<sup>15</sup>.

Sur le manuscrit, ce poème coexiste avec cette très fidèle transcription en français effectuée par Hippolyte Valmore :

La fille.

Pour ce coup ci, ma mère, c'est assez.  
Il y a trop de balayures entassées.  
Voilà le temps venu, il faut payer votre dette.

La mère.

Tu as toujours quelque oiseau dans la tête.

La fille.

J'ai dix neuf ans à la saint Thomas.

---

14. « BARABAS, n. pr. - Employé communément dans cette locution : Il est connu d'tout l'monde ; ch'est comm' Barabas à l'passion » (Louis Vermesse, *Dictionnaire du patois de la Flandre Française ou Wallonne*, Douai, I. Crépin, 1867). Ce larron pouvait être un autre des géants en mannequin d'osier.

15. *Poésies en patois* de Marceline Desbordes-Valmore, *op. cit.*, p. 13-17. Proverbe : « Pour se marier, il faut être deux ».

La mère.

Et qu'est ce que tu veux dire avec cela ?

La fille.

Vous le savez bien : il n'y a pas tant de mystère.

À mon âge vous parliez à mon père.

Ainsi, je veux dire qu'il faut me marier.

La mère.

Est-ce que tu me prends pour un curé.

La fille.

Vous allez chercher Saint Pierre à Rome.

Mon Dieu, je vous dis qu'il me faut un homme.

La mère.

Ah ! c'est un homme, donc, qu'il vous faut ?

C'est toujours on ne sait quoi de nouveau.

On n'a pas payé la blanchisseuse

Qu'il faut remettre toute l'armoire en presse.

Il y a trois semaines c'était un tablier,

Au lieu d'un, il en a fallu deux.

Voilà Mademoiselle qui est un peu brave

Ne crois-tu pas que l'or croît dans notre cave.

La fille.

Vous avez beau vous tourmenter,

Une femme grosse est bien à considérer.

L'enfant vient, on se met en layette,

Tout aussitôt on lui donne le sein,

On le fait baiser à son père.

Tchit, tchit, un petit rire à sa mère !

Et sans que tout cela vous importune

On trouve à dire cent choses pour une.

La mère.

Tu arranges bien tout cela, fichue gueuse !

Tu pries le bon Dieu d'être malheureuse

Tu fileras pour ces petits martyrs.

La fille.

Tant mieux ! je sais filer ; ce n'est pas le pire.

La mère.

Regarde un peu la fille de notre voisine

On la voit pleurer comme une pauvre Madeleine.

La fille.

Bon ! bon ! il ne faut pas tant l'écouter.

Elle a tous ses morceaux en abondance.

Je l'entends rire au fond de son ame,

C'est si beau de s'appeler Madame ! (Notre dame).

La mère.

Et ton homme qui sera à ton côté,  
Qui entendra ces enfans crier.  
Ce n'est pas tout pur en fin sucre.  
Il y a toujours plus d'une chose qui<sup>16</sup>  
Tu as beau le sucer pour le trouver bon,  
Il y a plus des trois quarts d'amidon.  
Après qu'on a tant fait la demoiselle  
On fond comme du beurre à la poêle  
Ce n'est bientôt qu'un oiseau pour le chat.

La fille.

Vous en dites plus qu'un avocat.

La mère.

Je dis ce que je sais ; je le prends dans ma poche.  
Je voudrais bien le clouer dans ta tête !  
Où est-il ce marieur que tu en parles tant ?

La fille.

Je n'en ai pas encore ; mais il y en a tant !  
Il faut battre l'eau pour pêcher des anguilles.  
Avec du fer on a des aiguilles.

La mère

Va te coucher sur ton côté droit :  
Les amoureux sont clair-semés.

La fille.

Je vois plus loin en piquant ma dentelle ;  
Par le jour et par la nuit cela me réveille.  
Il y a plus d'amoureux que vous ne pensez ;  
Avec un, j'en aurai assez.

Voilà notre roi qui n'est plus en guerre,  
J'aurais bientôt trouvé mon affaire.  
Combien ne voyons nous pas de garçons  
Qui raccourent dans leurs maisons ;  
Il y en a des beaux, des vieux, des jeunes,  
Habillés très bien en culottes rouges ;  
Forts comme des géants et des Barrabas,  
Avec leurs galons sur leurs bras,  
Et des grands plumets sur leur tête  
Que ça fait trembler quand on les regarde.  
Il n'y a pas un chien, il n'y a pas un chat  
Qui ne leur tire son chapeau bien bas.  
Écoutez le tambour de cette place

---

16. Ligne inexplicablement interpolée, qui correspond à la fin du poème suivant, « Oraison pour la crèche » : « Il y a toujours quelque chose qui me revient ».

Si le bon Dieu le veut, c'est mon homme qui passe.

La mère.

Prends ton coussin, va travailler,

Fait être deux pour se marier.

Cette saynète en vers est très vivante. Contre la tentative de la fille de chercher un mari, la mère, comme souvent dans les milieux populaires à l'époque, parle en proverbes et expressions toutes faites, une façon d'en appeler à la tradition.

Marc Bertrand donnera une traduction avec transposition du rythme dans son édition des *Œuvres poétiques* de Marceline Desbordes-Valmore<sup>17</sup>.

### ***Les vers retrouvés***

Dans la notice de son édition des *Poésies en patois* (1896), Benjamin Rivière, bibliothécaire de la ville de Douai, indiquait que le poème « Dialogue » présentait une « lacune », et il la représentait par une suite de quatre lignes en pointillés. Marc Bertrand, dans *Les Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore* (1974), les remplaçait par trois lignes en pointillé<sup>18</sup>. Or le poème est en rimes plates, ce qui imposerait un nombre pair.

Pierre Ivart, qui a cité le texte qui fait suite aux vers manquants dans une anthologie de la littérature picarde, munie de notes explicatives, avait émis une hypothèse sur leur contenu :

Le poème ne nous est pas parvenu dans son intégralité : après les vingt premiers vers (que nous ne reprenons pas ici), il y a une lacune dans le texte. — Si l'on en juge par les vers qui suivent immédiatement, le passage perdu devait être un éloge (fait par la jeune fille) du mariage et de la maternité<sup>19</sup>...

Nous avons débusqué un manuscrit autographe récemment mis en vente qui permettait de combler cette lacune, laquelle s'avère être effectivement de quatre vers<sup>20</sup>.

En effet, le catalogue d'une vente du 16 avril 2014 reproduit le premier feuillet d'un manuscrit qui a pour titre « Pasquille flamande », décrit comme un « poème autographe de 43 vers, sans date, 2 pages in-4 à l'encre noire sur 1 feuillet de papier

---

17. *OP II*, p. 783.

18. *OP II*, p. 606-608. Il n'a pas repris les pièces en picard dans la dernière édition de ses poèmes, pourtant publiée avec « le soutien de la Ville de Douai » (Marceline Desbordes-Valmore, *Œuvre poétique*, textes poétiques publiés et inédits rassemblés & révisés par Marc Bernard, Lyon, Jacques André, 2007).

19. Pierre Ivart, « Choix de textes », dans *La Forêt invisible, Anthologie de la littérature picarde*, éd. Jacques Darras et col., Amiens, Trois Cailloux, 1985, p. 266.

20. Alain Chevrier, « Sur quatre vers retrouvés d'un poème en picard de Marceline Desbordes-Valmore », *Histoires littéraires*, « Hommage à Jean-Jacques Lefrère », juillet-août-septembre 2015, vol. XVI, n° 63, p. 42-49.

vélin<sup>21</sup> ». C'est manifestement un des avant-textes qui précèdent celui reproduit par Rivière. Nous mettons en italique les vers manquants dans l'édition de Benjamin Rivière :

pasquille flamande  
Por à ch'co chi, Mère, ch'est assais. y faut paier vos dettes  
    j'ai dige neuve Ans al S<sup>t</sup> Thomas  
    — eh' ! quoiche te veux dire avec cha ?  
” je veux dir' qui m'faut marier.  
— est-che que tu m'prinds pour un curé ?  
” vous allez querre S<sup>t</sup> pierre à Rome !  
quand j'vous dis qui me faut un homme.  
— ah ! ch'est un homme donc qui vous faut ?  
    ch'est tous les jours un sa quoi d'Nouviau.  
gn'y a tros Smaines che'étot un écourcheux ;  
au lieu d'un il y en a fallu deux :  
vla mamzelle qualle est un peau Brafe :  
n'cros-tu point qu'l'or croît d'in no Cafe ?  
— *vous avez Beau vous tormenter :*  
*quand j'vous dis qui m'faut marier.*  
*un' femme grosse est ben à considérer :*  
*alle a tous son morciau à planty. (plainté)*  
ch'infant vieint, un S'met in lette. (Layette).  
tout aussitôt un li donne l'tête  
un l'fait vire à chin mon père ;  
chit, chit, chit ! un tiote risée à s mémère !  
et chan q'tout cha nous importune  
un trove toudis à dire chent raisons pour une,—  
— t'as raconté tout cha tout au Miux, foutu gueuse  
tro quate infans y pourront vnir.  
te pass'ra des Nuits tout près d'ché ptiots Martyrs.  
et t'n'homme qui s'ra à tin coté  
qu'il intindra ch's'infans crier !  
cha n'est mi tout pur in fin chuque  
il n'y a encore qu'et cosse qui buque  
i gnia pus des tros quarts d'amidon.

Ce manuscrit a été acquis par la BMDV de Douai. Voici la suite et fin du texte, au verso de ce document :

rwette un peau l fille d'no voiginne,

---

21. Lot 96 de la vente n° 2564 chez Artcurial, « Livres et manuscrits des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », Paris, le 16 avril 2014.

all faigeot tant del demoigelle  
all fond comme du bure al payelle. »  
– vous avez bieu par vos raisons, m'dégouter du mariach'  
i m' faut marier ! i m' faut marier !  
– et duche qu'il est t'n' amoureux, qu' tin parle tant ?  
– tiens ! je n' n'ai mi incore. Mais vla no roi qui n'est pu en guerre.  
J'arrai bentout trouvé m' n' affaire.  
Combin n' veyons nous point d'jaunes garchons  
qui raviennente din leur mageonne.  
– prinds tin coussin, va-t'in œuvrer.  
Faut-éte à deus pour s'marier<sup>22</sup> !

Le titre donne une indication générique précieuse : « pasquille flamande ». Héritière du fabliau, la pasquille, saynète réaliste née en Wallonie et illustrée en picard dans le deuxième tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, est un poème de 100 à 400 vers véhiculé par le colportage. Son intrigue est simple, et elle exprime une satire sociale. Les chansons aussi sont sous forme dialoguée, comme celle-ci.

Fernand Carton avait indiqué l'intertexte picard dans son édition des œuvres de Jacques Decottignies (1706-1762)<sup>23</sup> :

Le romantisme a favorisé le succès persistant de cette littérature. La Pièce 35 a été imitée par Marceline-Desbordes Valmore, à Douai vers 1830 ; c'est précisément la date de parution des ETL<sup>24</sup>, où cette pasquille est reproduite. Elle lui donne pour titre : *Dialogue d'une fille à sa mère*<sup>25</sup>. Ce n'est donc pas, comme le suggérait Claude Deparis<sup>26</sup>, un épisode autobiographique de cette poétesse, qui fut l'amie des grands romantiques.

La *Pasquinade Nouvelle en vrai patois de Lille, sur l'entretien d'une fille avec sa mère, par Decottignies, fils de Brûle-Maison*, est un poème dialogué de 145 vers, en rimes plates. Les vers sont de longueur variable, certaines rimes sont approximatives, ou allient le singulier et le pluriel, et surtout il n'y a pas d'alternance en genre régulière, comme au début :

---

22. Ms 1873-99, f° 2 (BMDV).

23. Jacques Decottignies (1706-1762), *Vers naïfs, pasquilles et chansons en vrai patois de Lille*, éd. Fernand Carton, Paris, Honoré Champion éditeur, 2003, p. 77.

24. Abréviation pour *Étrennes Tourquenoises et Lilloises*.

25. « Poésies en patois, brochure in-8° de 24 p. imprimée par Delattre et Goulois et publiée à Douai en 1896 par Benjamin Rivière (trois courtes pièces avec une préface, édition très fautive ; il y a une lacune après le v. 20. Rivière dit avoir trouvé le dialogue dans la collection Berthoud au Musée de Douai, mais notre ami Claude Deparis n'en a trouvé aucune trace » (note de Fernand Carton).

26. Claude Deparis, « Poésies en patois et Notes sur les poésies en patois de Marceline Desbordes-Valmore », *Linguistique picarde*, n° 53, 1974, p. 13-14.

Je l'aime et je la quere cé double amour.  
Quand vous le direz nuit et jour,  
Tout aussi bien je nen peu poin d'hor  
Ché assez pour en gagné le mort<sup>27</sup>.

Suivent *masingue / guingue, leune / eune*. C'est une des gaucheries volontaires des auteurs patoisants, qui mêlaient le picard de leur ville et la langue populaire.

Ce document confirme enfin un des jeux métriques auxquels s'est livrée la poète romantique. Dans les vers retrouvés et dans les huit vers qui les suivent, elle reprend les vers de longueur variable du modèle, ainsi que son écart par rapport à l'alternance en genre. Ces rimes sont en effet respectivement masculines, puis féminines, alors qu'elle ne se livre à cette transgression nulle part ailleurs dans son œuvre, ni dans son autre poème en picard.

De même *pir' / martyrs* associent le singulier et le pluriel, et *planty / considérer* sont de fausses rimes, introduites par le biais de la rime fantôme *plainté*.

Nous nous apercevons à ce propos que le quatrième vers, sur les « morciaux à planter », se trouve en fait plus bas dans le texte définitif. Mais la justification des mets en abondance par le régime de la femme enceinte a disparu.

### « Oraison pour la crèche »

Comme l'indiquait Benjamin Rivière, le troisième poème, « Oraison pour la crèche » a été publié pour la première fois au bas des pages 1 et 2 du n° 81 du vendredi 13 juillet 1849 de *L'Indépendant*. Faisant suite au *Mémorial de la Scarpe*, où Marceline Desbordes-Valmore a publié son poème « La Vallée de la Scarpe » en 1830, ce journal de Douai, fondé en 1848, et qui paraîtra trois fois par semaine jusqu'en 1903, était un journal d'annonces, sur les spectacles, les lettres et les arts.

La poète, née le 20 juin 1786 à Douai, était alors âgée de 63 ans. L'occasion lui avait été donnée par la création d'une crèche.

Le 22 avril 1849, dans une lettre à son frère, pensionnaire à l'hôpital de Douai, Marceline, qui vivait à Paris, avait écrit : « On a institué une crèche à Douai, qui paraît être tout à fait touchante. Je sais que la misère y est excessive comme ici dans nos malheureux faubourgs presque comparables à l'Irlande, ce remords du monde<sup>28</sup>. » Le 5 juillet, peu avant la ducasse annuelle de Douai, elle évoque Gayant, et « un salut à Notre-Dame ! », dans une autre lettre, où elle déclare : « À propos, j'ai envoyé à Douai, par une occasion de l'Instruction publique, une oraison en patois, que je bégaie encore dans mon cœur, comme quand *j'étois un' tiote bringante* [« brigande »] ».

Ce poème est paru, sans présentation, mais précédé d'une illustration : un géant en costume de fou, souriant et secouant sa marotte, sur un cheval-jupon, au

---

27. *Étrennes Tourquennoises et Lilloises...* Par feu Decottignies, dit Brûle-Maison, Et autres, Lille, s. d., Dixième recueil, non paginé.

28. Cité dans *OP II*, p. 785.

milieu d'enfants courant et criant. On reconnaît la figure du « Sot des Canonniers » ou « l'baudet décaroché », qui fait rire et écarte la foule afin de laisser passer la procession des géants. Le numéro est celui de la fête communale, « les fêtes de Gayant ».

L'épigraphe est donnée avant le titre du poème. Il est suivi d'une chanson anonyme, « L'Ouvrier sage », sur l'air du « Paillasse » de Béranger, où l'ouvrier a l'esprit embrouillé par les « systèmes » de Louis Blanc, Victor Considérant, Pierre Leroux, et du blanquiste (*sic*) Pierre Proudhon, et condamne « l'émeute ». Le refrain martèle : « Et voilà pourquoi / Je n'suis pas Socialiste. »

Nous indiquons dans la marge droite du texte de la brochure les variantes de l'édition originale en revue, pour que l'on puisse comparer ces deux lectures d'un même manuscrit.

**ORAISON POUR LA CRÈCHE  
À TOUS LES BELLES NOS DAMES DE DOUAY**

Riches et pauvres sont enfants de Gayant<sup>29</sup> ;  
Riches, donnez à vos frères...

Douq ! Douq <sup>30</sup> ! ch'est pour chés p'tiots infans,	
Rassennés din l' vill' ed Gayant,	[d'in]
Comm' des tiotes maguett's din chés camps.	
Si j'étois eunn' saquoi tranquille,	[un']
J'viendros canter l'cloqué d'no' ville ;	
Mais ch'est fameus'mint difficile !	[chest]
J'sus toudis comme un pauvre ogiau,	[toudi]
Les ailes in bas sur un lugiau,	
Sans nid, sans mouron, sans tourtiau !	
J'ai l'cœur poché <sup>31</sup> plus gros que m'tiette,	

---

29. Ici, l'expression « enfants de Gayant » désigne les douaisiens.

30. « Douque-Douque. Tic-tac, battement de cœur. Min cœur faijot doucq-doucq' pus fort. Desrousseaux. — L'Parainache » (*Dictionnaire du patois de Lille et de ses environs*, par M. Pierre Legrand, Lille, Vve Vanackère, 2<sup>e</sup> éd., 1856). « Doucque, doucque, doucque » est aussi le refrain d'une chanson de François Decottignies dit Brûle-Maison (1678-1740), « Sur un Tourquennois qui a acheté à Lille de la semence de sucre » (*Étrennes tourquennoises et lilloises ou Chansons en vrai patois de Lille et de Tourcoing*, avec les airs notés, par Brûle-Maison et autres, Quatrième Recueil, À Tourcoing, Chez le semeu d'Carpes, de l'imprimerie de Blocquel à Lille, 1813, p. 38-40. Marc Bertrand a traduit cette onomatopée par « Toc ! Toc ! » (p. 785). Un des pauvres qui faisaient peur à Marceline enfant chantait un couplet commençant par : « Douq ! Douq ! et r'douq — Eh ! qui va là ? / Qui frappe si fort à ma porte ? » (Lucien Descaves, *La Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, Éditions d'art et de littérature, « Les Femmes illustres », 1910, p. 15). Ces vers sont dans le conte « Les Petits Flamands » (*Contes et scènes de la vie de famille dédiés aux enfants* par Mme Desbordes-Valmore, Paris, Garnier Frères, s. d. [1865], p. 276).

31. « *Poché* : Triste, affligé. J'ai l'cœur tout poché : je suis triste, oppressé par le chagrin.

Et j'intinds dir', quand on me r'wiette :	[rewiette]
« On diro que s'n'âm' fait queuette. »	
Pourtant, jusqu'au puits d'Saint-Morand <sup>32</sup> ,	
Capab' d'incainner Juif-Errant <sup>33</sup> ,	[Juif Errant]
Ch'l'oraison s'in va tout courant,	[Ch'i] [un point]
Tout flottant sur un fil d'la Vierge <sup>34</sup> ,	
Jusqu'à Noter-dam sainte auberge	[noter dam']
Duch'que chés femm's brûl't un blanc cierge.	
Ch'l'oraison dit : Creatorum !	[Créatorum]
Jesus-Christous, Salve salvum !	[Jesus-Chrustuo <sup>35</sup> ] [salve]
M'nez-nous tertous à <i>Te Deum</i> <sup>36</sup> !	[a te deum]
Me v'la din Douay : Salut et gloire !	
Que l' sauveur vous tienn' dins s' mémoire,	[tienne]
Et much' du pain plein vo armoire !	[n'armoire]
Douq ! Douq ! ch'est pour chés p'tiots infans,	
Rassennés dins l' vill' ed Gayant,	[din]
Comm' des tiot's maguett' dins chés camps !	[tiotes]
Donnez chouq' vous pouvez, no' dame :	
Du chuque et d'z'œux, du bur, del flamme (1)	(1) Del flamique <sup>37</sup> . [d'zœux]
Pour sauver vo' corps et vo n'âme !	
Donnez pour chés biaux innochins,	
Pou leu mèr' à trente-six pouchins <sup>38</sup> ;	[mère]

*Pocher* : presser fortement sous le pouce » (Hécart, *Dictionnaire rouchi-français*, op. cit.)

32. La fontaine Saint-Morand, ancienne source miraculeuse, nommée d'après l'un des saints patrons de Douai. Il a eu la garde d'un prisonnier, Amé, qui lui succéda. Il est le saint patron des prisonniers.

33. Coupable d'avoir insulté Jésus et d'avoir refusé de l'aider à porter sa croix, il est condamné par Dieu à marcher sans cesse sur la Terre sans pouvoir se reposer jusqu'au jour du Jugement dernier. Cette figure de la littérature de colportage notamment dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, est véhiculée par la complainte « Le vrai portrait du Juif errant », et par le roman d'Eugène Sue (1844).

34. « Dans toutes nos vieilles provinces françaises, ce sont les *Fils de la Vierge*. C'est, suivant les antiques légendes, les fils provenant de la quenouille de la mère de Jésus-enfant. Pendant qu'il sommeille, la Vierge assise les file de ses doigts menus au bout de son fuseau, et les laisse s'éparpiller dans l'air, pour rendre plus chaud, l'hiver, le nid des oiselets » (Georges Dubosc, « Les fils de la Vierge », *Journal de Rouen*, 12 août 1900, repris dans *Par-ci par-là : études d'histoire et de mœurs normandes*, 7<sup>e</sup> série, Rouen, Defontaine, 1929).

35. Il s'agit probablement d'un mastic.

36. *Creatorum*, comme dans le *Laudes creatorum de saint François* ? On reconnaît des bribes du *Salve regina* et du *Domine, salvum fac regem*, et le *Te Deum*.

37. Flamiche.

38. « Ahuri comme eine gleine [poule, lat. *gallina*] à trente-six poussins » est un exemple des « comparaisons vulgaires » dans la conversation en patois picard (*Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, Amiens, Duval et Herment, Paris, J.-B. Dumoulin, deuxième série, t. I, 1851 p. 86.

Ch'est vos frèr' et vos p'tiots prochains.	[ptiots]
Leu ma mèr' ch'est l' saint' vierg' Marie,	
Soufflant s'n ame à s'n infant qui crie ;	
Tout l' jour all' œuv', tout l' soir all' prie,	[un point]
Comme un doux carillon tremblé <sup>39</sup> ,	
Comme un coulon piquant du blé,	
Pour cheus qui n'ont pa cor parlé !	[po]
Et tant plus vous donn' rez d' caignoles <sup>40</sup> ,	[donnerez]
D' lang' ourlés, d'amiteuss' paroles,	[Íanges] [amiteuses]
Tant plus vous avez d'auréoles.	[arrez]
Cha f'ra fin bin sur vos ch'veux blonds,	[fra] [bien]
Qui gnien a null' part des si longs,	[n'y en a]
Sayant <sup>41</sup> jusqu'à vos blancs talons !	
Tant plus vous fil'rez d' lin et d' toiles,	
Plus vos yeux bleus à raies d'étoiles	
Brill'ront sous vos crol's et vos voiles.	
Ah ! mi ! j' n'ai point gramint d' bonheur,	[gramin]
Mais j'ai des prièr' plein min cœur,	[prières]
Pour vous, Mesdamm', et not' Seigneur !	[Mesdames]
À vous donc, d' longs jours sans injures,	
Les saluts <sup>42</sup> , les mirlets d'eau pure,	
Et jamais d' rid' à vos figures !	[rides]
Grâce à vous, din des lits muchés,	[dins]
Un vo chés p'tiots Jésus couchés,	
Et les plus solents rapagés <sup>43</sup> .	
Honneur, à son d' cloque et d'aubade,	
Aux accueilleux de m' n'inbassade,	[imbassade]
À bouquett' comme eun' embrassade <sup>44</sup> ?	[bouquete][un'] [un point]

39. « Sonner à tremble, se dit d'une sonnerie de cloche moindre que le carillon » (*Littré*, supplément, 1877).

40. Keniole, sorte de gâteau qu'on fait à Noël, composé de farine, de lait, d'œufs et de beurre ; sa forme est conique aux deux bouts ; on place au milieu une figure en terre, d'enfant emmaillotté. Du lat. *cuneus*, coin ; en Bourgogne, on l'appelle queniot. (Hécart, *Dictionnaire rouchi-français*, op. cit.)

41. « Saillir. Vieilli. En parlant d'un liquide. Sortir avec impétuosité, par secousses (on dit aujourd'hui Jaillir) » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1798).

42. Office après les vêpres.

43. « Rapajer, v. Apaiser, adoucir, calmer. Ni les marionett's, ni l' pain-népice / N'ont produit d'effèt, mais l' martinet / A vit' rapagé l' petit Narcisse / Qui craingnot d' vir arriver l' baudet. (Desrousseau). » (Louis Vermesse, *Vocabulaire du patois lillois*, Lille, imprimerie A. Béhague, s. d. [1861]).

44. Nous avons retenu les « petites bouches » des enfants, mais les bouquets de fleurs des dames sont une alternative possible : « Que de fois, suspendus aux frêles palissades / Nous avons savouré leurs molles embrassades », se souvient-elle à propos des rameaux et des roses (« Une Ruelle de Flandre », À Madame Desloges, née Leurs, *OP II*, p. 524).

Les bonn' dam' ed Douai, j' vous l' dis,	[bonn's dames de][prédis]
Iron't tout rade in paradis	
Avec des couronn' ed' rubis.	[couronnes ed]
Qui vivra l' verra : no Madone	
Priera tant Dieu, l' seul qui pardonne,	[prira]
Q' nous n' frons tertous qu'eunn' grand' couronne.	[un']
Par Noter-Dam' des Affligés <sup>45</sup> ,	[Noter-Dame-des-Affligés]
L' z'orphelins n' s'ront plus rencachés <sup>46</sup>	[l's]
Et chés pauv' s'ront fin ben logés.	[pau's]
All' coyette aux feux qu'on f'ra luire,	
Gniara du café plein des buires	[Y n'iaara] [cafe]
Et tant d' pain qu'on n'sara d'ou l' cuire.	[sarra]
Dins ch' temps là, tous chés p'tiots nounous,	[temps-là]
F'ront leu communion à deux g'nous,	[g'noux]
Pour vous bénir cor pus haut qu' nous !	[benir] [plus]
V'là m' n'oraison d' fleurs pour la crèche ;	
Faut l' canter d'eunn' voix jone et fraîche,	[d'un'] [fraiche]
Qu'all' mont' dins l' ciel drot comme un' flèche !	
Douq ! Douq ! Ch'est pour chés p'tiots infans,	[ch'est]
Rassennés dins l' vill' ed' Gayant ;	
Comm' des tiott' maguett' dins chés camps.	[tiotes] [maguett's]
Parmi toutt' vos révolutions,	[tout's]
Gnia jamais d' sang din vos sillons	[N'y a] [dins]
Pour abouter vos grands layons <sup>47</sup> !	
V'là l' nœud dit l' soyeux <sup>48</sup> , v'là l'antienne !	[l'entienne]

45. Une lettre à Adèle Desloge de Paris, le 12 juillet 1855, présentée pages 35 à 38 de ce numéro, évoque le pèlerinage à Notre-Dame des Affligés. « J'y suis allée étant enfant, avec mon pauvre père. Hélas, j'y vais toujours, seulement ce n'est pas à la même chapelle, le long des fleurs et de l'eau la plus claire que j'ai vue de mes jours, l'eau de Flandre, enfin. On peut en boire sans le "Buvez-en, chère petite No'Dame" d'alors, pour vous rafraîchir l'âme ». (*La jeunesse de Mme Desbordes-Valmore d'après des documents nouveaux suivie de lettres inédites de Mme Desbordes-Valmore* par Arthur Pougin, Calmann Lévy, 1898, p. 355).

46. « Rencaché, v. 151, rachassé, renvoyé, poussé dans Héc. Led. et Rouc., *racaché*, dans Rob. de Clari et de Guyenc. — Terme emprunté aux vieux jeux essentiellement picards de la choule et de la longue paume [...] (*Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, 1916, p. 144). Racacher : chasser, rechasser un volant par des coups de raquette (Louis Verresse, *Vocabulaire du patois lillois*, Lille, Imprimerie A. Béhague, 1861.)

47. En français, diminutif de *laie*, chemin forestier. Marc Bertrand signalait que le texte publié par E. Fétis dans *l'Indépendance belge* porte « tayons » (taillis) (*Les œuvres poétiques*, op. cit., p. 787).

48. Un dicton picard : « Vla le cas/ Dit l'avocat/ Vla le nœud/ Dit le soyeux. C'est là la difficulté ; voilà le hic (*Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, t. XI, deuxième série, Amiens, Imprimerie de Duval et Herment, Paris, Librairie de J.-B. Dumoulin, t. 1, 1851, p. 213, et *Glossaire étymologique et comparatif du patois picard, ancien et moderne, précédé de recherches philologiques et littéraires sur ce dialecte*, par l'abbé Jules Corblet, Paris, Dumoulin, V. Didrot, Techener, 1851, p. 161). L'antienne, ici, vaut pour « chanson ».

Dieu command' la paix ; faut qu'all' vienne,  
Et que l' mond' intier s'in souvienn' !  
Ô Noter-Dam' ! v'nez su' l' grand qu'min<sup>49</sup>, [quemin]  
Avec tous vos ang' par la main [anges] [virgule]  
Pour qu' la guerr' s'en aille après-demain ! [guerre] [apres d'main]  
Adieu, min Douay, bell' vill' sans tache,  
D' vos gardins dû qu' min cœur s' rattache, [du]  
Gnia toudi quetose qui m' rincache. [N'y a]

Douq ! douq ! c'est pour ses petits enfants, / Rassemblés dans la ville de Gayant, /  
Comme des petites chèvres dans les champs.  
Si j'étais quelqu'un de tranquille, / Je viendrais chanter le clocher de notre  
ville ; / Mais c'est fameusement difficile !  
Je suis toujours comme un pauvre oiseau, / Les ailes en bas sur un cercueil, /  
Sans nid, sans mouron, sans tourteau.  
J'ai le cœur triste plus gros que ma tête, / Et j'entends dire, quand on me  
regarde : / « On dirait que son âme fait l'école buissonnière. »  
Pourtant, jusqu'au puits de Saint-Morand, / Capable d'enchaîner le Juif-  
Errant, / l'oraison s'en va tout courant,  
Tout flottant sur un fil de la Vierge, / Jusqu'à Notre-Dame, sainte auberge / Où  
les femmes brûlent un blanc cierge.  
L'oraison dit : Creatorum ! / Jesus-Christus, Salve salvum, / Menez-nous tous à  
*Te Deum* !  
Me voilà dans Douai : Salut et gloire ! / Que le sauveur vous garde en sa  
mémoire, / Et cache plein de pain dans votre armoire !  
Douq ! douq ! c'est pour ces petits enfants, / Rassemblés dans la ville de  
Gayant, / Comme des petites chèvres dans les champs.  
Donnez ce que vous pouvez, Madame, / Du sucre et des œufs, du beurre, de la  
flamiche / Pour sauver votre corps et votre âme !  
Donnez pour ces beaux innocents, / Pour leur mère aux trente-six poussins ; /  
C'est vos frères et vos petits prochains.  
Leur mère c'est la Sainte Vierge Marie, / Soufflant son âme à son enfant qui  
crie ; / Tout le jour elle œuvre, tout le soir elle prie.  
Comme un doux carillon tremblé, / Comme un pigeon picorant du blé, / Pour  
ceux qui n'ont pas encore parlé !  
Et tant plus vous donnerez de caignoles, / De langes ourlés, d'affectueuses  
paroles, / Tant plus vous aurez d'auréoles.  
Ça fera très bien sur vos cheveux blonds / Dont il n'y en a nulle part de si longs /  
Se répandant jusqu'à vos blancs talons !  
Tant plus vous filerez de lin et de toiles, / Plus vos yeux bleus à rayons  
d'étoiles, / Brilleront sous vos boucles et vos voiles.

---

répétée.

49. « Être sur le grand chemin », c'est être sans travail et sans domicile.

Ah ! moi ! je n'ai point beaucoup de bonheur,/ Mais j'ai des prières plein mon cœur,  
Pour vous, Mesdames, et Notre Seigneur !  
À vous donc, de longs jours sans injures,/ Les saluts, les petits miroirs d'eau pure,  
Et jamais de rides à vos figures !  
Grâce à vous, cachés dans des lits,/ On voit ces petits Jésus couchés,/ Et les plus turbulents calmés.

Honneur, à son de cloche et d'aubade,/ Aux accueilleurs de mon ambassade,  
À la bouchette comme une embrassade.  
Les bonnes dames de Douai, je vous le dis,/ Iront très vite en paradis/ Avec des couronnes de rubis.  
Qui vivra le verra : notre Madone/ Prierà tant Dieu, le seul qui pardonne,/ Que nous ne ferons tous qu'une grande couronne.  
Par Notre-Dame des Affligés,/ Les orphelins ne seront plus renvoyés/ Et ces pauvres seront très bien logés.  
À l'abri, aux feux qu'on fera luire/ Il y aura du café plein les cruches/ Et tant de pain qu'on ne saura où le cuire.  
Dans ce temps-là, tous ces petits chats,/ Feront leur communion à deux genoux,  
Pour vous bénir encore plus haut que nous !  
Voilà mon oraison de fleurs pour la crèche ;/ Faut la chanter d'une voix jeune et fraîche,  
Qu'elle monte dans le ciel droit comme une flèche !  
Douq ! douq ! c'est pour ses petits enfants,/ Rassemblés dans la ville de Gayant,  
Comme des petites chèvres dans les champs.  
Parmi toutes vos révolutions,/ Il n'y a jamais de sang dans vos sillons/ Pour joindre vos grands sentiers !  
Voilà le nœud, dit le scieur, voilà l'antienne !/ Dieu commande la paix ; faut qu'elle vienne,  
Et que le monde entier s'en souviennne !  
Ô Notre-Dame ! venez sur le grand chemin/ Avec tous vos anges par la main/  
Pour que la guerre s'en aille après-demain !  
Adieu, mon Douai, belle ville sans tache,/ De vos jardins où mon cœur s'attache,  
Il y a toujours quelque chose qui me revient.

Ce long poème est constitué de 31 tercets monorimes : on y reconnaît une forme inventée par son ami Auguste Brizeux, les « ternaires ». C'est un bel exemple d'intermétricité, d'autant que cette pièce est un des trois exemples de poème exclusivement en tercets dans l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore, les deux autres étant « Les Roses de Saadi » et « Le Trèfle à quatre feuilles<sup>50</sup> ». Pour parler la langue de son pays natal, comme l'a fait Brizeux pour le breton, et pour un sujet religieux, elle a repris une forme dont les deux sources sont la communauté d'origine et la religion : « Ainsi, continuant sur ce nombre ternaire, / Rhythme bardique

---

50. Marc Bertrand, *Les Techniques de versification de Marceline Desbordes-Valmore*, thèse de doctorat en littérature française, Université Stendhal - Grenoble III, 1977, p. 123.

éclos au fond du sanctuaire<sup>51</sup> », écrivait Brizeux. Les tercets de son poème sont fermés sur eux-mêmes dans la version originale, mais présentent à deux reprises un enjambement sur la strophe suivante dans la version de Benjamin Rivière, ce qui résulte probablement d'une mélecture.

Ce poème présente un couplet refrain, qui se rencontre dans de très nombreux poèmes de Marceline Desbordes-Valmore, et qui est issu de la romance : la strophe initiale est reprise à la neuvième et à la vingt-septième place. Dans un de ces tercets, la farcissure latine mêle des bribes de la messe avec une fausse naïveté.

Comme dans les deux autres poèmes, le vers est celui de la chanson populaire, où fourmillent des apocopes marquées par des apostrophes. Quelques vers sont faux dans les deux versions du fait d'une mauvaise application de ces apocopes.

On note quelques rimes singulières qui associent le singulier et le pluriel : celles-ci sont tolérables dans la poésie de chanson populaire : *infants / Gayant / camps, injures / pure / figures, luire / buires / cuire*. L'e instable devant consonne du mot « raies » à l'intérieur du vers n'est licite qu'en style de chanson, et aurait dû être l'objet d'une apocope.

C'est un poème de circonstance. *Le Rapport à la Parfaite-Union sur la crèche fondée par elle le 2 février 1848* décrit le fonctionnement de cette institution, s'occupant au départ de huit enfants de moins de deux ans<sup>52</sup>, d'abord dans un local provisoire, béni par le curé-doyen de la paroisse Saint-Pierre, puis transférée au 30, rue Jean de Gouy<sup>53</sup>. Cet établissement de bienfaisance, la Crèche de la Parfaite-Union, a été créé par une loge maçonnique dont le projet philanthropique, datant d'avant la révolution de 1848, est longuement exposé : éviter les mises en nourrices à la mortalité terrifiante, permettre aux mères, en travaillant, de donner un appoint au salaire insuffisant du mari. Les femmes employées sont nommées des « berceuses », deux médecins présentent un exposé de leur rôle. La liste des « Dames bienfaitrices » est donnée, et, à leur propos, un poème est cité : « La Voix d'une mère » de Louise Collet (*sic*), qui est en fait repris du recueil *Penserosa* (1839) de Louise Colet. Il est suivi d'un poème composé pour l'occasion par « une de nos gloires douaisiennes », « La Crèche. Aux Douaisiennes », dont voici le premier et dernier de ses quatre quatrains :

Je sais qu'en notre ville une Crèche se fonde  
Pour abriter les fils d'une classe féconde,  
Mais si pauvre, aujourd'hui, qu'elle ne peut, hélas !  
Nourrir les innocents que Dieu met dans ses bras.  
[...]  
Oh ! cela m'a touchée, et j'aimerais le dire  
Avec d'autres accents, une moins faible lyre !  
Mais j'aimerais, mes sœurs, pour mon âme encor mieux

51. Auguste Brizeux, *Les Ternaires. Livre lyrique*, Paul Masgana, 1841, p. 240.

52. Parfaite-Union, O .• de Douai, *Rapport sur la crèche fondée le 2 février 1848*, Douai, imprimerie de Crépeaux, 1849.

53. *Ibid.*, p. 5-6.

Aller me joindre à vous dans ce devoir pieux. (p. 24-25).

Cette pièce est signée « Adèle Desloge, née Leurs, de Douai ». Cette amie d'enfance de Marceline, qui lui dédia « Une ruelle de Flandre », donnera la même année son unique et tardif recueil *Les Abeilles. Poésies*<sup>54</sup>.

Le texte de ce rapport administratif et médical se clôt sur un troisième poème de circonstance : « Venez petits Enfants ! Chanson dédiée aux Dames patronnesses de la Parfaite-Union de Douai », sur l'air de « Le Marchand de chansons » de Bérat, daté de Douai, le 13 janvier 1849, par « Deplanck (de Lille<sup>55</sup>) ».

Ces insertions de poèmes montrent une des fonctions qui pouvaient être assignées à la poésie et aux poètes dans le discours social du temps. Le poème de Marceline Desbordes-Valmore suit la même bonne intention que ceux d'Adèle Desloge et d'Alexandre Deplanck, s'adressant également aux dames de Douai. Son langage populaire a dû ne pas le faire retenir, bien qu'elle ait été la première des « gloires douaisiennes ».

La crèche ouverte le 2 février 1848 fonctionnera sous l'égide de la loge maçonnique jusqu'en 1852, puis la municipalité s'en chargera pour peu de temps.

Nous avons découvert que ce texte a été republié, du vivant de la poétesse, dans la troisième série des *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique* (Valenciennes, au Bureau des Archives, 1852, p. 55-58), parmi les « Pièces en patois rouchy, wallon et liégeois » (p. 29-60) par l'un de ses fondateurs, Arthur Dinaux (1795-1864). Cet érudit, bibliophile, journaliste et historien, né à Valenciennes, avait publié les trois tomes sur quatre de son anthologie inachevée sur les *Trouvères, jongleurs et ménestrels du Nord de la France et du Midi de la Belgique* (1837, 1839, 1843). Son ouvrage posthume, *Les Sociétés badines, bachiques, littéraires et chantantes : leur histoire et leurs travaux* (1867), fait autorité.

Ce poème a aussi été inséré dans un article sur Marceline Desbordes-Valmore, signé « E. Fétis », dans le supplément de l'*Indépendance belge* du 3 septembre 1893, donc bien après la mort de la poète en 1859, indique Marc Bertrand<sup>56</sup>. Édouard Fétis (1812-1909), historien, critique d'art et bibliothécaire, était le rédacteur de ce quotidien.

Enfin Arthur Pougin en a donné un extrait dans *La Jeunesse de Marceline Desbordes-Valmore* (1898), « À toutes les belles dames de Douai », où *ling'* remplace « lang' », et *quéant* (« tombant ») *sayant*, et où il traduit *rincache* par « ramène<sup>57</sup> ». Il tient de Benjamin Rivière que cette crèche avait été ouverte par la loge maçonnique de Douai en 1848, et n'eut qu'une existence éphémère.

---

54. H. [Hyacinthe] Corne, *Madame Adèle Desloge [Née à Douai, le 27 décembre 1797], sa vie et ses œuvres*, Librairie Hachette et Cie, 1879.

55. *Rapport sur la crèche Fondée le 2 février 1848*, *op. cit.*, p. 43. Le poète lillois Alexandre Deplanck (1817-1864) publiera un *Petit Recueil poétique dédié au jeune âge* (1860), extrait de ses *Fables et poésies diverses*.

56. *Ibid.*, p. 785.

57. Arthur Pougin, *La Jeunesse de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore*, *op. cit.*, p. 14-15.

### **Marceline Desbordes-Valmore et la langue picarde**

Marceline Desbordes-Valmore a semé dans son œuvre quelques mots ou expressions picardes, en particulier dans son livre sur sa jeunesse, *L'Atelier d'un peintre*, et dans *Les Petits Flamands*. Ses deux poèmes entièrement en picard sont en phase avec la revisitation de la littérature des provinces par les auteurs romantiques.

Théophile Denis (1829-1908) donna en 1903 un témoignage de la pratique langagière de la poète :

Il y a de tout [dans notre patois], vous dis-je : de la couleur, de l'énergie, du rire et de la malice, de la rudesse, oui, mais aussi de la douceur, de la grâce, de la sensibilité, des larmes. Si je vais jusque là, c'est que j'ai eu, grâce à mon âge, la rare fortune de parler mon patois avec l'adorable Muse que fut Marceline Desbordes-Valmore, et de l'entendre me réciter quelques strophes de son « Oraison pour la crèche. »

Douq ! douq ! ch'est pou chés p'tiots enfants,  
Rassennés dains l'ville ed Gayant,  
Comm' des tiot's maguett's dains chés camps.  
Donnez pou chés biaux innocheints,  
Pour leu mèr's à treint'-six pouchins :  
Ch'est vos frèr's et vos p'tiots prochains...

Voulez-vous des larmes ? En voici que j'entends encore rouler dans sa voix d'or, lorsqu'elle exprimait, en cette strophe désolée, son regret de ne pouvoir se rendre à Douai :

J'sus toudis comme un pauvre ogiau,  
Les ail's bas sur un lugiau,  
Sans nid, sans mouron, sans tourtiau<sup>58</sup>.

Cet écrivain fut rédacteur à *l'Indépendant* en 1859 et fut l'auteur d'une brochure intitulée *Qu'est-ce que Gayant ?* (1862). Il s'occupa de bienfaisance et de l'éducation des sourds-muets. Il publia tardivement des poèmes en picard (*Petits Tableaux rustiques en patois d'un coin de Flandre française* (1904-1907)).

Arthur Pougin (1834-1921), critique et historien de la musique, dans *La Jeunesse de Marceline Desbordes-Valmore*, déclare :

ce qui montre combien la mémoire [de sa terre natale] lui en était demeurée chère, c'est qu'elle conserva jusque dans sa vieillesse celle du patois que ses lèvres d'enfant avaient parlé, qu'elles avaient balbutié sans doute avant tout autre langage. Si bien qu'un jour, priée par quelqu'un de son pays, dont elle

---

58. Th. Denis, « Le Patois picard. Réponses à la question : Pourquoi patoisez-vous ? adressée par La Picardie aux écrivains patoisants de Picardie (suite) », *La Picardie littéraire, historique & traditionniste*, 4<sup>e</sup> année, n° 9, septembre 1903, p. 122.

était toujours éloignée, d'envoyer quelques vers en faveur d'une œuvre de bienfaisance, elle eut l'idée, assurément ingénieuse, d'écrire dans ce patois, qu'elle n'avait pas oublié, une jolie petite pièce et d'un accent charmant, qui n'a jamais été comprise dans ses œuvres.

Et il cite onze strophes de la pièce « Oraison pour la crèche », pour « le caractère plein de grâce et de naïveté » de ce poème<sup>59</sup>.

Pougin rapporte aussi une lettre envoyée de Bordeaux du 21 juin 1826 par Marceline à son oncle Constant Desbordes qui montre sa nostalgie de la grande ducasse de Douai :

Sachez que je viens de recevoir un programme de la fête de Gayant ! Il sent le gâteau, la bière et le jambon. J'ai eu presque faim en le lisant, et il y a longtemps que je n'ai eu faim ! On m'envoie le *Mémorial de la Scarpe* : c'est une bonté à laquelle je suis bien sensible. Je regarde Douai, je lis les noms des rues, qui me font sauter le cœur. Je ris, et en vérité je pleure quelquefois<sup>60</sup>.

À propos d'une lettre envoyée de Paris et datée du 1<sup>er</sup> janvier 1839, à Martin (du Nord), le ministre de la Justice Nicolas Martin du Nord (1790-1847), un compatriote élu de Douai à qui elle demandait des grâces pour certains prisonniers, Arthur Pougin rapporte qu'« elle l'égayait et le faisait sourire en lui parlant le patois de leur pays, que ni l'un ni l'autre n'avait oublié<sup>61</sup> ». « Acouté m'on péo<sup>62</sup> ! », [« Écoutez-moi un peu »], écrit Marceline dans le *post-scriptum*.

On aimerait que les spécialistes du picard mettent en évidence pour le profane les spécificités linguistiques de ces textes. L'un d'entre eux, Claude Deparis, dans un article sur « Marceline Desbordes-Valmore et le patois douaisien », relève, au sein du texte en langue picarde « Dialogue », des « traits douaisiens » : l'adjectif antéposé (*un blanc cierge*) ; *Diu, ta miu, viu...* ; le *ô/â* : *infons...*, la diphtongaison du *è* entravé : *tiète...*, la réduction : *ro, vous parlot', j'viendros...* ; le « jéjatement » : *ogiau, bager, lugiau, vogenne, rapager...*, la diphtongaison : *péu* ; *eun, importeunn'*, l'hyperpicardisme : *chin* (sans), etc. Plus généralement, il porte ce jugement sur la transcription qu'elle a adoptée :

On observera que Marceline n'est pas très à l'aise pour écrire le patois. Le e muet la gêne, ses graphies manquent de cohérence, des exceptions criantes apparaissent... Elle simplifie des prononciations, francise des mots, s'embrouille peut-être dans ses souvenirs (*ressassé, buque, abouter, inpresse*). Mais elle conserve de bons réflexes : *T'as toudis queuque ogiau dins t' tiète*<sup>63</sup> [...].

---

59. *La Jeunesse de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore* par Arthur Pougin, *op. cit.*, p. 13-14.

60. *Ibid.*, p. 160-161.

61. *Ibid.*, p. 244, n. 1.

62. *Ibid.*, p. 245.

63. Claude Deparis, « Marceline Desbordes-Valmore et le patois douaisien », *Pages de linguistique picarde*, n° 52, s. d., p. 14-15. (En ligne).

## **Conclusion**

Des trois poèmes picards qu'on a attribué à Marceline Desbordes-Valmore, deux seulement sont dans cette langue. Tous puisent leur inspiration dans son enfance douaisienne.

Ils relèvent de genres poétiques très différents : une berceuse, une saynète populaire, une pseudo prière. Le second surprend par son caractère satirique, et une ironie qu'on ne lui connaissait pas.

À chaque fois, la poète prend la voix des femmes du peuple qu'elle a entendue dans son enfance. L'amour maternel est le dénominateur commun de ces trois poèmes : ils ont pour thèmes respectivement les soins au nourrisson, l'opposition à sa mère de la jeune fille désirant devenir mère à son tour, et l'aide aux mères en détresse dans une institution de charité.

Pour peu nombreux que soient ces poèmes, par leur alliance du substrat picard et des formes classiques françaises, ils illustrent une des singularités de l'œuvre de la grande poète romantique.